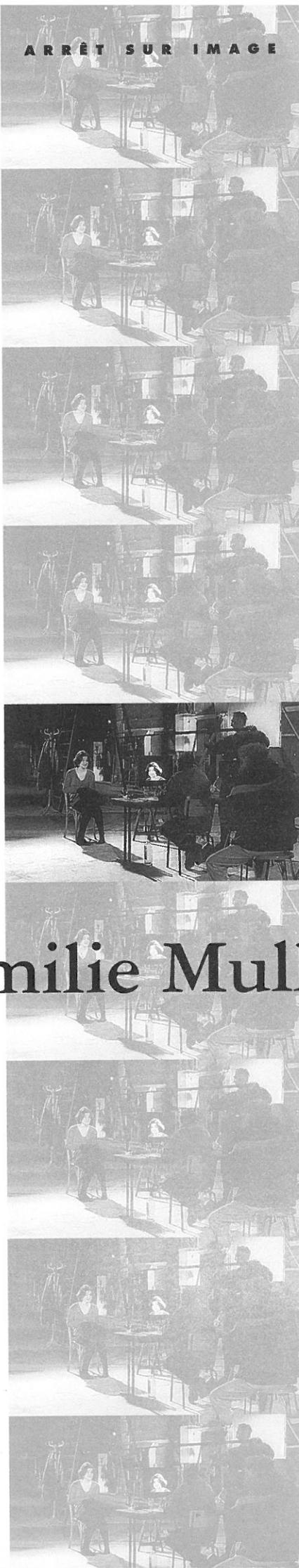


Regardez ce photogramme noir et blanc. Quatre personnages y jouent une scène banale du cinématographe, le *casting*. Extraite de *Émilie Muller*, cette image représente un des trois axes pour les cinq ou six plans qui composent ce court métrage d'Yvon Marciano : un panoramique, un plan large (comme cette photo) entre lequel vient s'insérer un plan américain (similaire à l'image vidéo cadrée par le petit moniteur au centre de notre image) de la jeune femme que l'on voit ici, à droite, assise sous les sunlights.

Étudiez attentivement cette photo allongée format 1/66. Elle décrit, à elle seule, tout le dispositif du casting, et donc de ce film, dont elle nous raconte l'histoire. Observons la. A droite, assis dans l'ombre du second plan, de 3/4 dos, un homme. Face à lui, épinglée par la lumière, une femme. Entre eux sur une table, un téléviseur sur l'écran duquel est reproduit, comme par une loupe vidéographique, le visage de la femme. Imaginons alors, que cette fille soit Émilie Muller, que l'homme qui la regarde à la fois *de visu* et en vidéo, soit un réalisateur en quête d'actrice. Et nous voici face à la première rencontre de trois personnages : Émilie, son image et le réalisateur. De Godard et Hanna Schygulla dans *Passion*, aux *Nuits fauves* de Cyril Collard et Romane Borhinger en passant (entre autres) par Zulawski et *La femme publique* Valérie Kaprisky, le cinéma a beaucoup raconté la magie de cette rencontre vidéographique au point d'en faire un mythe sur la piste duquel Yvon Marciano se risque.

Mais, revenons à notre image. Émilie Muller est entrée sur ce plateau de cinéma par la petite porte, tache de lumière au fond de cette photo. Elle est passée sous l'échelle (arrière plan), et est venue s'asseoir face à l'objectif, face à des inconnus qui s'activent dans l'ombre. Son visage est venu se cadrer dans ce moniteur vidéo annonçant déjà le plan suivant que l'ordre du "moteur!" va lancer. Alors commence la séduction. Seule face à l'œil scrutateur qui l'épie 24 fois par seconde, Émilie va "vider son sac", au propre comme au figuré, et ce, sur la demande du réalisateur. Derrière, à gauche de la chaise d'Émilie, on peut voir le portemanteau auprès duquel elle est retournée pour chercher ce sac, sac noir qu'elle tient maintenant sur ses genoux. Alors, tel *Le locataire diabolique* de Georges Méliès, l'un après l'autre, Émilie



Émilie Muller

va mettre à jour des objets qui, comme par magie, deviennent, grâce à ses commentaires, des portions de vie, d'histoire, de l'histoire d'Émilie, de l'histoire que raconte Émilie. Là commence le duel entre la fiction et la réalité. De cinématographique, ce film flirte avec le télévisuel. Le direct d'abord, manipulation de vision organisée dans l'espace et dans le temps, et que suggère le retour vidéo offert au réalisateur. Dispositif télévisuel ensuite : manipulation exhibitionniste et obscène composent le jeu même du casting d'Émilie. Car cette vue subjective, par dessus l'épaule du réalisateur (Yvon Marciano lui-même), qui nous prête ainsi son regard et sa voie/voix off, invisible et atone de maître du jeu, confesseur qui ordonne "*continuez!*" — pour torturer et dénuder Émilie (Veronika Varga), démonter cette femme, prétend voir et nous faire voir par dessus elle, ce qu'elle a dans le ventre, grâce à cette mise en scène de l'intime.

Mais Émilie n'est pas l'innocente victime que l'on croit. Elle, qui n'est pas censée jouer mais se dévoiler (*s'exhiber et se vendre* diront certain, *se révéler* diront d'autre), par ses "*je veux dire...*", ses "*l'autre jour...*", ses rires forcés faussement naturels et convenus, transmet une vague impression de faux — il lui arriverait trop de belles histoires auxquelles pourtant il nous plaît de croire. Alors *Émilie Muller* navigue, entre le cinéma vérité et l'obscénité télévisuelle

d'un *Reality Show* ou d'une confidence de *Cbarmes* ou de *Vénus*.

Puis, après quinze minutes d'un interrogatoire qui se termine, sur un sec et fonctionnel "*on vous téléphonera!*", après qu'Émilie eut disparue, le réalisateur s'apercevra que le *sac d'Émilie* est toujours là, que ce n'est pas le sien, que tout était joué. Tout ce qu'elle a raconté était "imaginé". Émilie est-elle vraiment Émilie Muller? Quand il comprend qu'il s'est fait piéger, le réalisateur quitte précipitamment le plateau pour courir après son actrice. Il recherchait un personnage, une image, elle lui en a donné une. Il voulait faire du cinéma elle lui a fait son cinéma. Il court après un idéal qui, à la limite, n'était peut-être qu'un rêve, une apparition.

Jean-Jacques Gay

Émilie Muller, 1993, noir et blanc, 20 mn.

Réalisation et scénario : Yvon Marciano. Photo : Pierre Befve. Son : Xavier Griette. Montage : Marianne Rigaud. Interprétation : Veronika Varga, Olivier Ramon, Yvon Marciano. Production : Gradiva films.